TEMPERATURE

Du 14 septembre 1900.

Tem[illegible] de S. & L. Claudel, Opticiens. No 14 Rue du Canal. Coin Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin....	76	24
Midi.....	88	31
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	86	30

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 13 septembre—Indications pour la Louisiane—Temps — beau samedi et dimanche; légers vents d'ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Louisianaise, J. Gentil.
Le Marinier.
Le Carillon de Kerlas.
L'Or et les deux Frères.
La Grande Bruyère.
Les Cuisiniers.
L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Au secours de Galveston.

La solidarité nationale.

C'est dans les grandes calamités publiques provoquées, soit par les désordres des éléments déchaînés soit par l'explosion des passions populaires que l'on peut prendre la mesure de la valeur d'un peuple ou d'une communauté et de ce qu'ils peuvent faire.

S'il se laisse abattre, il y a peu d'espoir à fonder sur son avenir. Mais s'il a le courage de lutter contre l'infortune et de tenir tête à tous les orages, il y a tout à espérer de lui, il a un avenir assuré, et ni le ciel, ni la terre ne viendront à bout de lui.

Les nations ne tombent jamais que par leur faute, parce qu'elles se laissent aller à la dérive. Mais ce qui caractérise surtout les générations fortes, dans de pareilles circonstances, c'est la générosité, la charité, le besoin de secourir ses semblables dans le malheur, parmi les heureux et les fortunés. On ne donne que parce que l'on se sent riche et que l'on a la conscience que, quelque sacrifice que l'on fasse pour autrui on en sera toujours récompensé d'une façon ou d'une autre, moralement ou matériellement.

C'est là précisément ce qui nous arrive, à propos du désastre qui vient de désoler le Texas.

Rien de superbe comme le spectacle de tout un peuple qui, à la première nouvelle d'un désastre sans exemple comme celui de Galveston, se lève comme un seul homme pour voler au secours d'une ville-sœur que le destin aveugle vient de frapper brutalement. Pourquoi toutes ces âmes battent-elles à l'unisson? Pourquoi toutes les bourses s'ouvrent-elles simultanément? Parce qu'elles savent qu'entr'elles il y a une solidarité qui les engage toutes également et qu'en secourant les malheureux d'aujourd'hui, elles s'assurent pour demain leurs secours au cas où le malheur viendrait les frapper à leur tour.

Nous ne pouvons donc que bénir et glorifier le mouvement de générosité qui vient de s'opérer dans toute l'Union en faveur de l'infortunée Galveston.

Une nation qui sait compatir ainsi au malheur et se soutenir ainsi mutuellement malgré les distances géographiques et la différence des climats est appelée à de hautes destinées; elle ne peut périr.

LA SITUATION DANS LE TRANSVAAL.

Voilà bien longtemps que Prétoria est tombée entre les mains des Anglais; voilà bien longtemps que le Transvaal est annexé à la Grande Bretagne par le général Lord Roberts au nom de l'impératrice Victoria; voilà bien longtemps enfin que l'on nous annonce que le général Botha demande à se rendre et à entrer en négociations dans ce but.

Et, cependant, nous ne voyons pas que le pays se pacifie bien vite. L'Etat Libre d'Orange lui-même est bien loin d'être subjugué, et si nous en croyons nos dépêches, tout le pays est inondé de guérillas qui sont aussi insaisissables qu'indomptables.

Les généraux anglais peuvent se promener de long en large, à la tête de leurs corps d'armée triomphateurs à travers un pays qui ne leur offre aucune résistance apparente. Une fois arrivés à une extrémité, ils s'aperçoivent que l'extrémité opposée s'est soulevée de nouveau et que l'œuvre de subjugation est à recommencer. Rien dans tout cela qui doive nous étonner.

Les Boers ne sont-ils pas chez eux, dans un pays dont ils connaissent les moindres détours, au milieu de parents, d'amis, d'hommes, de femmes qui leur sont unis par les liens les plus étroits du sang et de l'intérêt? A chaque instant il arrive à Londres des nouvelles qui font tressaillir la population de joie et d'orgueil et qui sont suivies immédiatement d'autre rapports qui contredisent complètement les premiers et prouvent que la situation ne s'est nullement améliorée, que la prétendue victoire si bruyamment annoncée n'était qu'une disparition préméditée de l'ennemi et un changement de position habilement opéré par lui. N'avons-nous pas reçu récemment dans la même journée, presque dans le même message, des nouvelles qui se contredisaient d'une façon scandaleuse, annonçant l'une, que Botha demandait à se rendre, l'autre, que deux ou trois généraux anglais étaient à sa poursuite, mais ne pouvaient l'atteindre.

Il faut vraiment avoir dans l'esprit une forte dose de crédulité pour ajouter foi à de pareils racontars. Ce désordre, ce manque absolu de suite dans les dépêches qui nous arrivent donnent une idée juste du désarroi qui règne dans le pays, et de l'impossibilité pour les autorités anglaises de savoir ce qui s'y passe.

En entreprenant cette guerre que rien ne justifiait ni n'excusait, l'Angleterre a commis non seulement une colossale injustice qui lui a mis à dos l'humanité entière, mais aussi et surtout une lourde faute dont elle aura cruellement à se repentir. Elle exerçait jusqu'ici dans l'immense bloc asiatique une hégémonie que personne ne lui contestait, et qui servait de pendant ou plutôt d'auxiliaire à sa domination sur les mers. Elle est menacée de la perdre aux yeux de tous et de la voir passer entre les mains de la Russie qui ne lâchera plus sa proie, une fois qu'elle aura mis le pied dessus. Comment une puissance douée de tant de clairvoyance et d'un esprit si profondément politique a-t-elle pu se mettre maladroitement sur les bras une pareille guerre, c'est ce que l'on a de la peine à s'expliquer.

La statue de Villebois-Mareuil.

On sait qu'un comité est constitué en vue d'élever en Vendée un monument au colonel de Villebois-Mareuil.

Ce comité vient de décider que ce monument serait érigé à Montégu, ville la plus voisine du château de Boiscorbeau, maison des champs du héros de la guerre du Transvaal.

Ainsi se trouvera perpétué, dans son propre pays, le souvenir de ce Français d'élite, qui combattit si vaillamment pour l'humanité et pour la liberté, et qui mourut pour elles.

PEKIN PENDANT LE SIEGE.

Dans une longue dépêche anglaise nous trouvons d'intéressants détails sur l'état dans lequel se trouvaient les légations et leurs courageux défenseurs, lors de l'entrée des alliés à Pépin. La dépêche dont il s'agit étant anglaise, c'est surtout de la légation d'Angleterre qu'il est question dans le récit qui va suivre. Mais peu importe!

Apprenons d'abord qu'une vraie fête eut lieu le 14 août au soir, dans les jardins de la légation britannique. Les troupes internationales y fraternisaient avec les diplomates et les soldats ou marins qui avaient gardé les les établissements européens durant les cinquante-six jours du siège.

L'entrée des troupes dans la capitale n'avait cependant rien de grandiose, car le général anglais Gaselee, entouré de son état-major, à la tête d'une compagnie de cipayes, avait dû pénétrer dans la ville en suivant les égouts passant sous les murs de la ville tartare.

Les assiégés ayant enlevé les barricades pour laisser passer la colonne de secours, ce fut une bousculade générale. Chacun—officiers, soldats, correspondants de journaux — se poussait, se bousculait pour pénétrer le premier dans la légation.

Les assiégés entouraient leurs libérateurs, leur serraient les mains ou les embrassaient. Une joie intense se lisait sur tous les visages.

Une heure après la délivrance de la légation britannique par les alliées, le général américain Chaffee, à la tête du 14e régiment d'infanterie, arrivait devant les murs de la ville tartare, où un Américain l'informa, à son grand désappointement, que les Anglais étaient déjà arrivés.

En pénétrant dans la légation, les troupes furent frappées d'étonnement à la vue du contraste existant entre les membres de cette légation et ses défenseurs.

D'un côté, c'était sir Claude MacDonald, rasé de frais et vêtu de flanelle d'une propreté irréprochable; M. Conger, tout aussi bien mis et, se pressant autour d'eux, plusieurs femmes fraiches et souriantes, en gaies toilettes d'été.

D'un autre côté, des soldats hagards, à la barbe inculte, vêtus d'uniformes en lambeaux, couverts de poussière et de boue.

Mais un second examen permettait de se rendre compte de la pâleur et de la maigreur des assiégés.

D'autre part les moindres objets étaient des tableaux vivants des souffrances endurées par eux. Tout d'abord, c'était un groupe de tombes fraiches, dont cinq d'enfants, surmontées de croix de bois, qui frappait péniblement le regard. La maison du second secrétaire de la légation avait été, de son côté, converti en un hôpital rempli de blessés confiés aux soins de religieuses françaises. A certain moment, la totalité du contingent japonais, à l'exception de quatre hommes, se trouvait à cet hôpital comme blessés.

Le ministre américain occupait la maison du premier secrétaire.

Le contingent français était installé dans un pavillon situé sur les pelouses.

Les femmes ont fait preuve d'un grand courage. Elles étaient si bien accoutumées à subir la fusillade chinoise, qu'il était difficile de les empêcher de se promener dans les jardins.

Les vivres fournis par le Tsongli-Yamen ont à peine servi à alimenter la légation pendant une journée. Requis plus tard d'envoyer de la viande, le Tsong-li-Yamen répondit que cela lui était impossible, en raison de l'état de guerre.

Le Tsong-li-Yamen avait d'ailleurs fait placarder sur les mur des rues de Pékin une proclamation exhortant le peuple à massacrer tous les étrangers, parce que ces derniers avaient déclaré la guerre à la Chine en attaquant les forts de Takou.

Au début du siège, l'artillerie des étrangers se composait d'un vieux canon qui avait servi aux Anglais en 1860. Il avait été découvert par un artilleur américain, dans la boutique d'un brocanteur. On l'avait monté sur un affût russe et on avait trouvé des munitions italiennes pour le servir. On l'avait baptisé le canon international.

Les Chinois exécutaient chaque nuit des retranchement destinés à les rapprocher des murs de la légation, et en se réveillant, les assiégés apercevaient de nouveaux murs plus rapprochés de quelques pieds que ce de la veille.

A un moment, on pouvait entendre les officiers chinois s'entretenir entre eux.

Durant les deux dernières nuits du siège, ils exhortaient leurs hommes à charger les étrangers et à les exterminer avant l'arrivée des armées de secours. Mais les soldats répondaient qu'ils ne pouvaient affronter les baïonnettes.

Pendant la nuit qui précéda l'entrée des alliés, les Chinois tirèrent sur la légation plusieurs milliers de balles.

D'importants travaux, murs, barricades, etc., avaient été construits par les Européens pour isoler les légations.

Les obus ont causé de graves dégâts aux légations anglaise et américaine, et ils ont presque détruit le reste du quartier étranger. Pendant les trois premières journées du bombardement, 2,800 projectiles sont tombés dans ce quartier. En un seul jour on a compté 400 obus et on a rempli un tonneau de balles ramassées dans les jardins de la légation.

Pendant la plus grande partie du siège la légation anglaise a abrité 414 personnes qui étaient défendues par 314 soldats de marine, aidés de 85 volontaires et de 11 civils.

Les pertes totales des Européens pendant le siège ont été: 54 soldats de marine ou marins tués, 902 soldats et 2 femmes étrangères blessés.

Echange de Courtoisies.

Un officier allemand, passager à bord du *Vittikind*, allant en Chine, adresse à la *Gazette catholique de Cologne* le récit suivant de la rencontre, à Port Saïd, de ce navire avec le transport français l'*Aquitaine*.

"A peine, dit il, le vapeur français l'*Aquitaine* fut-il dans notre voisinage que le commandement retentit: "Trois compagnies à babord! Vapeur français en vue!"

"Aussitôt, trois compagnies vinrent se ranger en bon ordre, dans l'étroit espace, entre les mâts et la muraille.

"Quand le navire français fut approché, le général allemand commanda: "Trois hourras en l'honneur des camarades français!" et notre bande joua la *Marseillaise*."

"Ce fut pour nous un spectacle saisissant! Deux puissantes nations unies dans un but commun—et naguère si ennemies—se saluèrent sur les eaux étrangères.

"De leur côté, les Français donnèrent libre carrière à leur exubérance généreuse. En longeant le bord allemand, les soldats et marins criaient en agitant leurs képis et bérets:

"*Vive l'Allemagne! Au revoir en Chine!*"

"Nous autres Allemands restions saisis et nous criions sans interrompre: "Hourra! hourra!"

"Quant aux officiers français, revêtus de leur uniforme colonial, debout sur le pont et plus maîtres de leurs sentiments, ils nous envoyèrent un salut amical!"

UN HÉRITAGE.

L'Académie française vient de faire un nouvel héritage.

M. Rigot, dont nous annonçions la mort à la fin du mois dernier, lui lègue la somme de 110,000 francs dans une intention dont la noble tolérance mérite d'être relevée:

Je donne et lègue à l'Académie française, écrit le testateur, la somme de 110,000 francs, pour les revenus de chaque année, être partagés entre une ou plusieurs œuvres humanitaires selon le choix qu'en fera l'Académie, sans distinction de religion.

Ce legs sera notifié officiellement à l'Académie française au cours de sa séance d'aujourd'hui.

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT"

C'est ce soir qu'a lieu, au Crescent, la dernière séance de cet incomparable illusionniste que l'on appelle Hermann. Il terminera brillamment la série de ses représentations par la scène de crémation, qui est si impressionnante.

Demain soir, première représentation de "McFadden Row of Flats", comédie extrêmement amusante qui est appelée, toute la semaine, à un grand succès.

WEST END.

Le West End n'a plus que deux soirées à nous donner: c'est demain dimanche qu'a lieu la clôture définitive. Il faut donc s'attendre à une grande foule, ce soir, samedi. La grande attraction du moment c'est Miss Belle Stewart qui a une jolie voix, qui sait chanter, s'habille et porte la toilette d'une façon rare.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Entre chasseurs:

—Moi, toutes les fois que je vais à la chasse, je remplis ma gibecière de feuilles de choux bien fraiches.

—Tiens, pourquoi cela?

—Les lapins me courent après!

Dans un café des boulevards:

—Garçon, le champagne que vous me versez est tiède.

—Monsieur veut plaisanter, il sort d'être frappé.

—D'insolation, sans doute!

Les affaires de Chine.

Presse Associée

Washington, 14 septembre—Le ministre de Chine s'est présenté ce matin au département d'état pour communiquer aux fonctionnaires une dépêche dans laquelle Li Hung Chang annonce qu'il part aujourd'hui de Shanghaï pour Pékin.

M. Wu a dit que le vice-roi aurait déjà quitté Shanghaï sur un des nombreux navires marchands qui se trouvent dans le port si les agissements de la Russie ne l'avaient fait réfléchir.

D'après des rapports la Russie a insisté pour que l'empereur revienne à Pékin et assume le contrôle du gouvernement, déplaçant ainsi entièrement l'impératrice donairière, et pour que le prince Tuan soit puni pour la part qu'il a prise aux récents troubles.

M. Wu a en outre donné une information importante, celle de la publication d'un édit impérial adjoignant Yung Lu au prince Ching et à Li Hung Chang pour négocier la paix.

La nomination de Yung Lu ne sera probablement pas bien accueillie par les puissances, car en outre de ses actes récents il est identifié avec l'élément d'opposition en Chine.

Les Elévateurs.

Presse Associée.

Galveston, 14 septembre—J. C. Stewart, le constructeur d'élévateurs est arrivé ici, où le directeur général de la compagnie des quais de Galveston l'avait appelé.

Après une première inspection des élévateurs de grains, il a déclaré qu'ils avaient été très peu endommagés, que, notamment l'élévateur "A" pourrait recommencer à fonctionner, à partir de samedi, et procéder au chargement de deux grands navires.

Dans celui qui est numéroté D, le grain n'a presque pas été endommagé. Avant 8 jours tout ce trafic peut reprendre son activité d'autrefois. Quand les quais seront complètement débarrassés de tout ce qui les encombre, Galveston peut redevenir aussi brillant, aussi actif qui par le passé, sinon davantage.

Le surintendant Warren, de la Houston Direct Navigation Co., a déclaré que sa Compagnie ne pouvait, pour le moment, reprendre la suite de ses affaires, attendu que toute sa flotte était occupée à réparer les dégâts et à secourir les victimes. Sa Compagnie a perdu deux de ses barges; il lui en reste six.

Le remorqueur Louise a sombré à Texas City ainsi que la drague. Deux hommes de l'équipage ont disparu, John Anderson et un matelot dont le nom n'est pas connu.

—:o:—

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur de nouveau donne l'éclat. Il n'y a pas de beauté sans santé. Les Cascarets, Candy Cathartic font le sang et le garde ainsi en stimulant les fonctions paresseuses et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, points noirs et de ce teint bilieux et maladif en prenant Cascarets—beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

L'ABEILLE —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:
$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner devront s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises en MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

NEW YORK.
Steamship El Monte, Parker.. parti 4 sept.
BALTIMORE.
Steamship Porto Rico Smith.... parti 6 sept.
LIVERPOOL.
Steamship Yucatan, Pearce..... parti 22 aout.
Steamship Bernard Hall, Griffith parti 3 sept.
Steamship Traveller, Tennant.. parti 2 aout.
Steamer Wm Cliff, Bulloch.....parti 10 aout.
Steamship Texan, Lund.. .....parti 16 aout.
Steamship Lorimarian, Edwards part. 24 aout.
Steamship Electrician, Walton.. parti 30 aout.
Steamship Hydtepot, ——.....parti 22 aout.
LONDRES.
Steamship Strathnevis, Tate.. parti 23 aout.
TYNE ECOSSE.
Steamship Elswick Park.. .....parti 3 sept.
Steamship Tactician .....parti 1 sept.
SHIELDS.
Steamship Asia, Segelkin.....parti 4 sept.
NEWPORT.
Steamship Innui, Peaberry .... parti 30 aout.
SWANSEA.
Steamship Inishowen Head ——parti 21 aout
BARRY.
S S Angelo Australian, Parson..parti 25 aout.
CARDIFF.
Steamship Swindon, Thomson..parti 28 aout.
BELFAST.
S S Inishowen Head, Suffern....parti 1 aout.
Steamship Monmouth, Jones.... parti 2 sept.
HAMBOURG.
Steamship Gramex, ——.....parti 2 sept.
Steamship Texas, Holm ..... parti 25 aout.
Steamship Granaria, Horn.. ..parti 22 aout.
ANVERS.
Steamship Asia, Segelken..... parti 29 aout.
COPENHAGUE.
Steamship Alabama, Petersen....parti 3 aout.
TRIESTE.
Steamship Betty, Ehrlich .... parti 10 aout.
BERGEN, NORVEGE
Barque Wilhelm Anton Pedersen par 23 aout.
GENES.
Steamship Persian Prince, Macey parti 21 juil.
Steamship Linnover, Jones .... parti 10 aout.
Barque Italia, Damaro.....partie 1 sept.
PALERME.
Steamship Sicilia, Martini.... parti 25 aout.
GIBRALTAR.
Steamship Urquiola Cosan ... parti 19 aout.
Steamship Winchester, Mills.....parti 11 aout
ST VINCENT, CAP DE VERDE.
Steamship Raeburn, Keuning.. parti 22 aout.
ST LUCIA.
Steamship Raeburn, Henning.. parti 31 aout.
TABLE BAY.
Steamship Cardiff, Howistor ....parti 19 aout
Steamship Montezuma, Owen .. parti 13 aout.
DE LONDRES, AFRIQUE
Steamship Politician, Chandler . parti 14 aout.
PERNAMBUCO.
Steamship Politician, Chandler parti 27 aout.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

34)? Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Trégédie de l'Amour.

X

VILLEFORT SE VENGE.

(Suite.)

Des matelots éperdus se précipitaient sur le pont.

—Au feu! au feu!

Ils étaient descendus tout à l'heure dans la cale pour y chercher du vin.

Ils s'étaient trouvés en face de l'incendie.

Le feu avait été mis à plusieurs endroits.

Le bateau flambait, l'incendie montait.

Il y eut parmi les ivrognes un moment de confusion inexprimable, et les visages exprimèrent la sensation d'une peur atroce, d'une peur ignoble.

Déjà de longues colonne de fumée montaient jusque sur le pont et le vent les dispersait, les enlevait subitement.

Une forte odeur résineuse se mêlait à la fumée: le feu avait sans doute été mis au magasin de goudron, dans une des soutes de l'avant.

—Aux pompes! commanda Lehu, vivement.

Malaquin et les autres étaient oubliés.

Personne, dans l'équipage, n'était plus ivre.

Mais cependant, l'incendie avait mis à profit la confusion qui régnait. Le feu gagnait, montait, pétillait, grondant encore sourdement, avant déclater tout à l'heure en craquements lugubres.

Enfin les pompes jouèrent.

En même temps, des seaux d'eau se vidaient à flots dans le grand panneau. Des ouvertures, des voiles, tout ce qui pouvait être utile fut mouillé et jeté sur les flammes grandissantes. Mais on avait été prévenu trop tard et les progrès du feu étaient trop rapides pour qu'il fût possible de pénétrer dans les parties du navire où l'embrasement était intense. Le fond de la goëlette était une fournaise. De temps en temps on entendait quelques explosions.

Lehu, si misérable qu'il fût, n'en était pas moins un garçon de tête.

—Du calme, mes enfant, du calme!

Pendant une heure, l'équipage se battit contre l'incendie, tantôt victorieux et tantôt vaincu

Puis, une longue colonne de flamme passa par le panneau.

Les pompes étaient inutiles.

L'incendie triomphait.

Peut-être aurait-on pu combattre encore, mais la peur se mit parmi les hommes; les ordres de Lehu n'étaient plus écoutés; le cri terrible du "sauve-qui-peut" rententit; les pompes furent abandonnées et sans en recevoir l'ordre les hommes se précipitèrent vers la yole et la chaloupe qu'ils descendirent de leurs palans.

Malaquin n'avait pas bougé de son observatoire pendant ces premières péripéties, puis, voyant qu'on ne faisait plus aucune attention à lui, il s'était laissé dégringoler sur le pont.

Son premier soin fut de couper les cordes qui retenaient Vita et Châze l'un au misaine, l'autre au grand mât.

Et tout en rendant la liberté au quartier-maître;

—Ce n'est pas pour dire, vieux, fit-il sans se départir de sa bonne humeur en cet instant critique—mais ce que je fais-là ne nous servira pas à grand'chose .... Tout de même, si vous avez des pommes de terre à faire cuire, faudrait profiter pendant qu'il y a du feu!....

Les trois prisonniers étaient libres. Les révoltés passèrent près deux sans les voir.

L'affolement était à son comble.

Le plancher du pont devenait brûlant.

A chaque instant, comme tout à l'heure déjà, éclataient des barriques d'huile ou d'alcool; c'était un volcan dans les flancs de la jolie Némesis.

Cependant, il y eut une acalmie, due au hasard; les flammes rencontraient probablement des charpentes de fer qui retardaient leur marche envahissante.

Combien de temps cette acalmie durerait-elle?

Plus de flammes par les écoutilles; rien que de la fumée.

Malaquin, renseigné par Gourdaud, enleva la voile du perroquet qui cachait les madriers obstruant l'escalier du salon.

A coups de pic et de hache, ils firent sauter ces madriers.

Les révoltés n'y prirent pas garde.

Lehu lui-même passa près d'eux sans les regarder.

Il avait les cheveux et la barbe roussis.

Quand l'entrée fut rétablie, Malaquin s'avança vers les cabines.

C'était Pierre Girodias qui avait mis le feu à son yacht.

Voyant que tout était perdu et qu'il fallait mourir, il avait voulu du moins ne pas mourir sans vengeance.

—Les révoltés ne vous épargneront pas plus que nous, monsieur, avait-il dit au duc....Vous partagerez notre sort....

Ils étaient tous les trois au salon, silencieux, résignés

La chaleur commençait à y devenir suffocante; chez les trois hommes, un violent mal de tête, premier symptôme d'asphyxie.

L'air qui leur vint de l'écoutille les ranima.

—En haut! En haut! cria Malaquin.... Les hommes abandonnent le bateau..... Il faut fuir....

Sans réfléchir, et machinalement, ils montèrent.

La chaloupe et la yole étaient à la mer.

Les hommes se battaient sur le pont; c'était à qui descendrait le premier.

Lehu renonçait à se faire obéir.

Il était appuyé contre un mât, les yeux méprisants, les lèvres pâles, regardant cette cohue de lâches.

Il aperçut les Girodias, et tout à coup parut revenir à lui, se souvenir de choses qu'il avait oubliées depuis une heure.

Il cherche les prisonniers, tout à l'heure encore attachés aux mâts.

Les prisonniers sont libres; parmi tous les matelots seuls ils restent calmes et font preuve de courage. Résignés, du reste, eux aussi, car ils savent quel est le sort qui les attend. On ne voudra pas d'eux sur la chaloupe.

En effet, au moment où les derniers matelots descendent, ils s'approchent de la coupée; on les repousse.

L'instinct de la vie, le danger terrible, rend ces hommes furieux.

Ils se battent comme des géants.

Mais le nombre les accable.

Sur le pont, ne reste plus que Lehu.

Lehu s'élance et on le reçoit dans la chaloupe.

Celle-ci s'éloigne à force de rames.

La yole déjà est loin, sous la brise qui enfle sa voile.

Et perdus dans cet incendie, au milieu de l'océan, entre le feu et l'eau, il ne reste plus que les Girodias et Villefort sur le pont, avec Malaquin, Châze, Gourdaud et le quartier-maître.

—Ah! les gredins! les gredins! murmura Vitat.

Depuis longtemps le gouvernail avait été abandonné; le yacht flottait à la dérive, au gré du vent et des flots.

L'incendie, qui avait paru se calmer un moment, redoublait de fureur.

Le yacht, maintenant, vomissait des torrents de flammes. Des gerbes d'étincelles pétillaient. Les flammes, quand elles sortaient des panneaux, semblaient ramper comme de longs serpents sur le plancher, chercher les mâts pour y grimper, y détraire les cordages et les voiles, faire là leur œuvre de mort.

—Une seule ressource, dit Malaquin, un radeau.

—Aurons-nous le temps?

—Oui.

Les hommes se mirent à l'œuvre.

Seuls, comme si rien de tout cela ne les eût intéressés, comme si leur vie n'eût pas été en danger, les Girodias, sombres, les bras croisés, ne bougèrent pas.

Ils regardaient ces flammes stupides et traitresses.

Et ils se disaient que pour la dernière et suprême fois, la vengeance leur avait échappé, puisqu'ils n'avaient pas eu le courage de châtier Villefort,

Dès lors, que leur importait la vie....

Ils étaient décidés à mourir!

Malaquin s'approcha du duc qui s'était mis à la besogne, taillant, coupant sciant, liant les cordages avec les autres.

—Monsieur le duc, un mot...